



TRISTAN
GARCIA

Les cordelettes
de Browser

roman

DENOËL
Extrait de la publication

Les cordelettes de Browser

DU MÊME AUTEUR

L'Image, Paris, Atlande, 2007

La Meilleure part des hommes, Gallimard, 2008

Mémoires de la jungle, Gallimard, 2010

Nous, animaux et humains. Actualité de Jeremy Bentham,
Bourin Éditeur, 2011

Forme et objet. Un traité des choses, Presses universitaires de
France, coll. « Métaphysiques », 2011

En l'absence de classement final, Gallimard, 2012

Tristan Garcia

Les cordelettes de Browser

roman



DENOËL

À la mémoire de ma grand-mère Carmen

« Elle est retrouvée,
Quoi? – L'Éternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil. »

Arthur RIMBAUD, « *L'Éternité* ».

« Non, cher ami, avait-il murmuré tristement, elle n'est pas en vie, absolument pas, elle est seulement réanimée, il vous faut apprendre à faire la distinction. »

Robert SILVERBERG, *Né avec les morts*.

DREAMER WALLACE

1

Une propriété

Lorsqu'il sortit de la douche, rien n'avait changé.

Il était presque nu, comme toujours.

Son corps, pourtant alourdi par l'eau, semblait supporter le monde comme un poids plus léger et plus doux. Dreamer Wallace était heureux. Il quitta sa belle salle de bains blanche, envahie de lumière.

Il bâilla, puis se détendit.

Ouvrant son peignoir jaune souple et pelucheux, il s'allongea dans la salle de repos, un hexagone bleuté au toit légèrement convexe, qui esquissait derrière ses paupières déjà somnolentes un dôme rassurant et flou.

Quand il se réveilla, rien n'avait changé.

Dreamer Wallace sentit monter en lui une pointe de force et d'énergie, mais qui n'était fort heureusement la promesse d'aucune douleur à venir. Il l'employa à rouvrir

les stores et musarder autour de sa large propriété. Tout tenait sa place à merveille. Quelle joie de marcher pieds nus sur ce parquet verni, couleur de vin, parmi l'odeur de lavande et de pin. Il se demanda s'il y avait de la poussière, mais une telle éventualité semblait proprement impossible.

Cette pensée sortit de son cerveau et elle n'y revint pas.

Les couloirs ressemblaient à des rêves tranquilles. On regrettait presque d'en sortir et de trouver un aboutissement à cette déambulation dans une coque de verre et d'acier protecteur. La disposition des pièces se chargeait de prévenir ce léger pincement au cœur. Les salles se repliaient toujours en forme de coquille d'escargot, permettant de ne jamais perdre de vue l'entrée depuis la sortie, au travers d'imposantes baies vitrées.

Parfois, la vitre paraissait parler et le culpabiliser. « Tu ne sors pas, tu ne fais rien. »

Dreamer Wallace savait comment réagir. Il partait dans sa chambre, à pas comptés mais le cœur battant.

Sa chambre était un printemps. Le lit s'offrait comme une fleur et tous les murs, tous les meubles frémissaient à la manière de beaux et grands arbres blancs alentour.

Il ouvrit la petite Console de bois posée au sol dans un coin d'ombre, tout en pensant à ce que lui avait murmuré la fenêtre. Dreamer tremblait, saisissait l'une des cordelettes situées à l'intérieur de la Console, puis il respirait, refermant le couvercle avec précaution.

Quelle belle journée. Il aurait volontiers pris une douche. Non qu'il se sentît sale, mais pour le plaisir simple de l'eau,

des gouttelettes, de la buée et de l'intense engourdissement de son être tout entier.

Dreamer Wallace laissait le soleil réchauffer son crâne, allongé sur la chaise longue, au bout du promontoire d'acajou monté sur pilotis, au sud de la propriété. Il n'avait pas de cheveux, protégé par un auvent et un toit minutieusement tressé. Et quand son corps lui semblait sec, il se relevait, ses doigts défroissant avec soin la chemise large et épaisse qui lui caressait le torse et les épaules.

Il marchait.

La main sur la rambarde, la paume massée par la matière caoutchouteuse, Dreamer contemplait à l'air libre le parfait gazon vert de mai ou vert de jade qui formait autour des bosquets jaunes et des rocs au dos lisse et gris une mer duveteuse, striée délicatement puis s'estompant jusqu'à des courbes marécageuses aux limites de ses terres, sous le ciel bleu.

Dans la cuisine, il s'aperçut qu'il avait faim. Il n'eut de ce besoin du ventre que le désir et pas le manque, les contractions au fond de l'estomac. La salive devint dans sa bouche comme l'eau d'un baptême, la promesse d'une renaissance. Déjà, il lui semblait pouvoir sentir les aliments, les ingrédients bruts qu'il tournait et retournait dans sa main et dans son esprit : chaque légume, dont il imaginait la provenance, la lente maturation dans la terre, le goût et la pureté de la peau propre, de la pelure ; l'huile qui lui brossait les ailes du nez ; le lait de couleur, la crème de soja, le beurre végétal... En lui-même paraissait se faire le mélange onctueux, en d'exactes proportions, de toutes ces délices.

Et voilà qu'il était assis.

Une table sans nappe, une assiette sans couronne. L'hygiène irréprochable de la salle, le silence et l'eau dans le cristal de sa coupe : tout atteignait à la plus juste et la plus normale des harmonies. Il en fut terrassé de contentement et, tirant les rideaux avec ce discret craquement qui appelle chacun au soir et à sa splendeur stellaire, Dreamer Wallace prit le chemin serein qui le menait à l'alcôve et au génie de ses rêves.

C'était sans un souci, sans une crainte qu'il partait. Il savait qu'il y aurait toujours le matin à la fin, il savait qu'il lui fallait prendre le soir comme il venait, sans avant, sans après, simplement parfait.

Et quand il se réveillait, rien n'avait changé.

2

Un jardin

Il avait tiré de la Console d'un demi-mètre de long et d'un quart de mètre de haut les petits nœuds enroulés par myriades. Il en laça ensemble deux ou trois, comme du lierre. Sur commande, une vaste serre sortit alors du bâtiment rectangulaire orné d'une voûte rouge et de grands panneaux orangés. Il regarda les fleurs éternellement fleurs. Pas de bourgeons sur les branches, aucun pétale tombé au sol. Dreamer Wallace sortit de la serre et mangea sur la pelouse des noix sans les coques.

Il s'étira, son corps épousa l'herbe sur toute sa longueur. Dreamer connaissait le nom de tous les parfums, il savait par cœur chaque boulette d'humus, chaque brin de verdure. Il couva du regard une petite motte isolée, un sillon de travers dans le terreau et cette tige si particulière qui n'était jamais dans l'alignement des autres. Quand son regard se fut assuré de tout, il foula du pied les brindilles délicates. Le soleil était haut et tout restait silencieux. Et quand le soleil fut bas, Dreamer se leva.

Au crépuscule, il contournait la serre et passait au beau milieu du jardin presque violet – par contraste avec le jaune du ciel. Un concept de chien l'accompagnait toujours, une idée de chat les rejoignait. En toute harmonie, ils partaient tous trois profiter de la fraîcheur, de l'herbe drue et de son odeur nocturne. Une souris imaginaire passait à la lisière des calmes champs de blé; le chat l'ignorait.

Dreamer Wallace s'appuyait sur son bâton tendre et nouveau. La fatigue le frappait toujours avant toute forme de souffrance.

Il abandonnait alors tous les animaux, discrets jusqu'à l'invisibilité. Assis sur le banc adossé au portique d'entrée, contemplant l'immense pelouse et le croissant de sable blanc, il admirait la tour en verre, spiralée de métal noir, il chérissait la grange surélevée, au toit triangulaire en ardoise bleu-gris, il détaillait avec fascination la tour carrée médiévale et la petite citadelle complexe où s'emboîtaient sans contradiction un cylindre jaune citrin, un phare crépi couleur cyan, des passerelles et des balcons asymétriques.

Il y avait assez pour faire un monde. De l'harmonie, de la disharmonie, de l'orage et de la paix, de l'utile et de l'inutile, de la géométrie, des matériaux, des styles d'époques différentes, quelque chose d'humain, quelque chose qui ne l'était pas.

Dreamer Wallace le savait : depuis que l'Éternité était arrivée, rien n'arriverait plus jamais. C'était tout. Et il en retirait un bonheur soulagé, puis un bonheur tout court, parce qu'il n'existait rien, vraiment rien de mauvais, de quoi Dreamer aurait pu imaginer être soulagé.

3

Un rêve, un voyage

Une fois propre, il s'approcha du miroir de la salle de bains. Il ressentit un choc comme il en connaissait chaque fois : il se vit.

Dreamer Wallace avait une bonne dizaine de milliers d'années.

Il était gris, il était marron. Sa peau avait la consistance de la pierre, plus minérale encore. On n'apercevait plus qu'une très mince lueur au fond des pupilles écrasées par les masses de plis et les plaques de chair. Un très vieux lézard. Dreamer Wallace se tenait courbé et on ne distinguait aucun endroit, aucun lieu en particulier sur son corps. Du cou aux mollets, c'était le même paquet informe et figé, craquelé de petits triangles épais de corne,

qui piquetaient la mosaïque chaotique de son épiderme. Il portait deux bourrelets pour les bras et deux pour les pieds. Il ne souffrait jamais : son corps marchait à la perfection. Mais le temps continuait de le sculpter, à vide et sans conséquences. Sans l'affecter, mais tout en pesant insensiblement sur lui. Dreamer Wallace savait qu'il avait toujours eu le même âge, année après année.

Comme d'habitude, il se rendit dans le hangar vert de jade et bleu turquoise.

Un véhicule blanc l'attendait. Il flatta de sa paume cornée la porte de l'engin et s'installa au volant – lumineux, délicatement courbé et parfaitement inutile. Il tapa ou bien pensa qu'il tapait le nom de son bon ami Doug sur les petits écrans à ses pieds. Les cristaux liquides résonnèrent, émettant une lumière diffuse.

Il en avait pour un moment – peut-être moins qu'un instant, peut-être plus. Ni rapide ni lent, il fila à l'intérieur du galet blanc quittant sa propriété et glissant au-dessus des herbes les plus hautes. Il reconnaissait les pierres, les arbres, les nuées aux abords de sa demeure. Les moindres détails du monde le plus lointain, sa mémoire en contenait le plan parfait, imprimé à peine moins profondément que celui de sa propriété. Après s'être assuré que le paysage n'était après tout qu'une maison sans dehors ni dedans, il rêva.

Dreamer Wallace ne changeait jamais de rêve.

Il ne le connaissait pas par cœur et, à vrai dire, il ne le connaissait même pas du tout ; en revanche, le rêve, depuis le temps, le connaissait sur le bout des doigts. Son rêve

le trouvait sans peine. Toujours pareil : il rêvait qu'il était nu. Alors une voix s'élevait pour dire, au cœur même des choses : « Dreamer, es-tu certain d'être nu ? » Il se regardait et s'apercevait qu'il était velu. Il découvrait dans sa main une machine impitoyable. Comme la Console, mais plus petite, affinée et d'aspect métallique. Elle permettait d'extraire les poils à la racine et laissait la papille du derme orpheline.

Avec un soin incalculable, Dreamer ôtait une à une les touffes poussant et repoussant sur ses doigts de pieds. Puis remontait le long des jambes, à l'intérieur et à l'extérieur. Chaque poil glissait peu à peu hors de l'épiderme, découvrant une minuscule boule blanche au bout de la tige noire. Dreamer se rasait le pubis en triangle, puis derrière les testicules jusqu'aux limites de l'anus. Il adorait arracher à son muscle horripilateur chaque petit poil roux de son gros ventre, tout autour du nombril, et dans le dos. Poitrine rougie mais impeccable. Il débroussaillait ensuite les mottes fournies, sous ce qui lui avait jadis servi de bras. Ah, ce délicieux moment où la gorge ressemblait à la peau d'une poule bien plumée.

Il était rasé. Pas de cheveux. Pas de sourcils. Retirés, les cils et l'herbe de ses oreilles. Les cavités de son nez pouvaient laisser filer la morve sans résistance.

Il demandait s'il était nu, à présent.

La voix désignait les ongles de Dreamer Wallace. Il se les retirait dans l'ordre, de gauche à droite.

Et maintenant? La peau? La voix disait : « Dreamer, tu ne seras jamais nu. »

À cet instant précis du rêve, tout en s'écorchant Dreamer Wallace trouvait le courage de s'enquérir auprès de la voix omnisciente : « Qu'est-ce qu'il restera? » Personne ne lui répondait – il se réveilla.

Et quand il se réveillait, rien n'avait changé.

4

Chez un bon ami

La Nature se trouvait divisée en vastes propriétés, comme aux siècles passés de la rente et des propriétaires terriens, à ce que disaient ceux qui s'intéressaient à cette période, à ceci près qu'il ne s'agissait plus de domaines aristocratiques. Tout avait été également découpé entre les hommes en territoires autosuffisants. Dans l'éternité, plus personne ne supportait le commerce confus de ses semblables et chacun appréciait sans curiosité ni nostalgie la plus extrême solitude.

Partout la campagne était nuancée, vallonnée, entrecoupée de champs et de forêts. Il n'y avait presque plus de mers, mais des bords de mer à foison. L'espace des anciens océans s'était trouvé redistribué entre les terres nouvelles et à peine un demi-millier de personnes – pour autant qu'on imagine un cadastre et des registres de l'Éternité – se partageaient d'immenses jardinets. Ni routes ni clôtures. En

dégradé depuis les murs de chaque maison, le propriétaire considérait que sa propriété s'estompait, sans jamais vraiment commencer ni finir, jusqu'à se fondre et se confondre dans les propriétés adjacentes.

Dreamer Wallace sentit les lignes sinuer les unes dans les autres.

Les collines devinrent des vallées, le marron des marais embruma les beaux blés de la plaine. On distinguait avec difficulté l'humide et le sec. Il fut enthousiasmé par ce très charmant tableau, à la fois satisfait de posséder sa maison personnelle loin d'ici et émoustillé à l'idée de traverser d'autres territoires. Aux lisières de la clairière, il devina une source ; le froid brumeux de l'endroit s'insinua dans le véhicule lui-même.

Dreamer Wallace sortit, le corps pataud, afin de humer l'odeur délicate comme une toile d'araignée et limpide comme de l'eau – c'était le parfum des arbres sempiternels, il le reconnut. En contrebas derrière le bois se dressait le splendide manoir automnal de l'ami Doug. Le spectacle fit chaud au cœur de Dreamer Wallace. Il retrouva les grands murs rouge et vert, débordant de plantes cultivées en terrasses.

Le soleil découpait des bandeaux alternativement opaques et luminescents sur la vaste façade orange, étagée.

Lorsque Dreamer Wallace passa l'allée de pommiers, il reconnut tout au bout l'ami Doug qui lui sourit comme par le passé. Rien n'avait changé. Au près du foyer de la lumière, l'ami Doug ressemblait à une tige toute sèche : la peau adhérait directement à ses os, bleue, et il n'avait plus

5. Dans la lande acide	195
6. Avec Penelope	200
7. La villa	203
8. Légende	208
8. Dans la grotte de cristaux géants	212
10. La prise du Chalet	217
11. Martyre	218
LE FIL DE L'HISTOIRE	223
1. Le Casse-Tête	223
2. Eliedinho	227
3. Sur le front	231
4. Shelly & Lyla	235
4. Une éducation	238
5. Forge	242
7. La déception du père	245
8. Décade	248
8. Colloque sentimental	250
9. Troïka	252
10. Le dernier seigneur	259
11. Soulèvement	263
12. Chute	270
CONSOLATION	275
<i>Crédits</i>	281



Les cordelettes de Browser Tristan Garcia

Cette édition électronique du livre
Les cordelettes de Browser de Tristan Garcia
a été réalisée le 05 juillet 2012
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207113622 - Numéro d'édition : 243979).

Code Sodis : N53013 - ISBN : 9782207113646
Numéro d'édition : 243981.